

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

44, rue Drouot (Paris 9^e) — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

442, rue Montmartre (Paris 2^e) — Téléph. CENTRAL 80-82

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

La Guerre et les Poètes

M. Henry Bataille définit les rapports qui les unissent

En tête d'un livre de poèmes dans lesquels l'auteur, M. Henry Bataille, a su éviter souvent l'échec de la banalité (1) M. Henry Bataille vient de définir en termes excellents les rapports de la poésie et de la guerre.

Nous devons à l'obligeant cordialité du courageux auteur de l'Amazonie de pouvoirs offrir à nos lecteurs l'essentiel de ces pages, d'une rare beauté.

Après avoir montré pourquoi, en dépit de ceux qui rêvent « un Homère de tranchées », un poète épique ne doit pas jactiller nécessairement de cette guerre, parce qu'en dépit de ses proportions gigantesques, elle n'est pour nous qu'une guerre de défense, une guerre haine de l'esprit, méprise du cœur, parce qu'il nous ennuie en la douleur « d'avoir vu couler tant de veines ouvertes, d'avoir précipité à la fosse un siècle d'espérances, un trésor d'énergies radieuses... » tandis que s'opèrent, sous nos yeux le succès le plus absolu, les libertés spirituelles, de toutes les plus belles conquêtes de l'âme. — Raison, Sagesse, Piété, Charité... — M. Henri Bataille poursuit :

Le soldat peut encore s'illusionner sur les finalités de son œuvre, car un soldat perdu dans la mentalité collective de la guerre ne pense pas ; il sent et subit. Mais le poète, lui, s'il est sincèrement ému, est trop renseigné sur le jeu des causes et des effets, pour ne pas distinguer que la seule réelle sublimité de cette guerre est celle qui a exhaussé le courage de l'homme à la hauteur jamais atteinte du sacrifice sans illusion et de la résignation sans espoir. Un poète, digne de ce nom, ne sera pas le chanteur enthousiaste de cet égorgement monstrueux ; c'est impossible ! Il ne se trouvera pas un grand poète épique pour clamer, même en strophes patriotiques, autre chose que sa douleur, son affliction, sa pitié désolée, sa rage devant un meurtre, un carnage méthodique comme celui qui est en train de dévaster le monde. Les ivresses brusques empoignent l'homme et le précipitent hors de lui-même, jusqu'aux confins de l'enthousiasme et du lyrisme. Les ivresses lentes l'intoxiquent, c'est une loi physique. Cette guerre est une guerre triste : elle ne connaît pas l'ivresse des combats, des victoires inopinées, prochaines. Elle est une guerre d'abattoir, et le sang qui coule inépuisablement se répécute, en bruit sinistre, au cœur de tout être sensible.

Le grand témoin divin, là-haut, c'est le Regret.

Mais par exemple, — de quel émoi le poète pourra frémir s'il étend ses mains vers la douleur terrestre... Il sentira son âme se gonfler d'autres sanglots et de simples sanglots de gloire, — et s'il découvre une beauté magique, divine à ces tragédies, c'est uniquement celle qui se dégage du sacrifice merveilleux que l'homme fait sans répit de son bonheur et de sa vie ; de ce mépris souverain de la mort qui aura montré, de cette souveraine éducation morale qui le fait tomber au champ d'honneur, devant la fatalité de son idéal, non pas la joie au cœur comme le prétendent les pharisiens hypocrites chargés d'entretenir le mensonge de la guerre, mais un courage indécible dans l'âme... et au bout de ses poings meurtris ! L'immense Passion de Notre Dame l'humanité voilà le vrai poème, du moins tant que durera l'épouvante ; durant la monstruosité et sublime célébration du mystère, il n'y a qu'à prier devant le calice.

De ce grand drame ne retiens Qu'une expression de la vie, Poète ! ne compte rien L'autre phase du sacrifice. Rien ne demeure, — hors l'humain.

S'il est un tant soit peu enclin aux idées générales, le poète, outre la gloire de l'homme, pourra considérer, dans sa plénitude, une autre sombre beauté, celle de la Mort — ce vieux capitaine, comme l'appellait notre plus grand poète idéaliste, — parce que la mort est nécessairement féconde, parce que c'est elle qui renouvelle les forces dégénérées de la vie, et que, si l'on dépasse en espoir le moment d'horreur qu'elle nous impose, on entrevoit alors des royaumes nouveaux, libres, fiers, ceux qui appellent nos espoirs, nos certitudes, notre foi inébranlable, — fussent-ils oubliés de nos sacrifices, des désastres passés et des Atlantides écroulées...

Renonçons donc à cette utopie scolastique et périlleuse du chant national, inutile retraçage d'épopées... Et considérons avec satisfaction qu'après quelques essais basement patriotiques, la poésie se ressaisit. La voix qui abandonne le déclaratoire pour l'humain, le clinquant pour le sincère, le grandiloquent pour le simple. La guerre n'est plus un fait divers héroïque : elle devient un état d'âme qui s'installe dans la haute compagnie des penseurs et des poètes ; elle entre peu à peu dans la littérature. Elle y était entrée d'abord par les écrits des jeunes soldats morts dont certains sont purement admirables.

Sans doute il nous sera donné d'écouter quelques temps encore les pires élocutions que le genre héroïque exige, les malédictions à Guillaume, les ballades au Kronprinz, les voix des cloches, etc... Sans doute la littérature conservatrice

ra-elle longtemps encore le mensonge doré de la guerre dont elle trafique sans vergogne, car telle est la force des grands mots et des truismes que les hommes s'y soumettent avec une inconcevable docilité ; sans doute les chroniqueurs glisseront-ils périodiquement des clichés analogues au « début les morts l'irez-donc les gars », etc... Sans doute le roman, la nouvelle ne voudront-ils pas renoncer de sitôt au conventionnel Poilu, à son écurieur braverie, à son argot livresque, et, pour peu qu'il continue, le type inventé de toutes pièces menacera de submerger la réalité plus impressionnante, plus terrible et plus nuancée. Toutefois, le ciel de l'art s'éclaircit... Voici de nobles vers qui se font entendre, de belles proses qui s'élancent, le mot reprend sa dignité, l'idée son élégance, les scories disparaissent ; — ce n'est pas un, c'est vingt poètes qui sortent d'un silence oppressé et méditatif. Les abeilles se concertent, dit-on, pour reconstruire leur cité sacrée, et l'on entend déjà leur grand murmure atique dominer la cacophonie burlesque qui s'apaise, à mesure que les histriens s'éloignent.

Henry BATAILLE.

LES PROCÉDES DE LORD NORTHCLIFFE

Désavoué par tous ses confrères

Nous avons retracé la carrière aventureuse de Lord Northcliffe, ex-Alfred Harmsworth, champion de l'impérialisme et du militarisme de nos hommes politiques dans ses journaux à gros tirages.

Le procès dont Lord Northcliffe a vis-à-vis de M. Caillaux, est celui dont il a déjà usé contre les libéraux anglais, et contre notre pays — avant qu'il jugât utile de dissimuler ces attaques sous des sourires.

Les journaux conservateurs eux-mêmes ont pris soin de marquer leur désir de ne pas être solidarisés avec Lord Northcliffe, dont ils désapprouvent les procédés.

C'est ainsi qu'en avril 1916, le *Morning Post*, l'un des organes les plus importants du parti unioniste, écrivait au *Bonnet Rouge*, pour s'élever contre l'assertion de l'un de nos correspondants, lequel avait, par erreur, cité le *Morning Post* parmi les journaux de Northcliffe.

Le *Morning Post* nous disait :

« Le *Morning Post*, qui est le plus vieux quotidien de Londres et à toujours été connu pour soutenir indifféremment la cause conservatrice, est la propriété de la comtesse Bathurst et sa famille. Il n'a aucune attache quelle qu'elle soit avec le *Times*, le *Daily Mail* ou le *Evening News*, étant un organe absolument indépendant. Northcliffe n'est pas le propriétaire de la *Morning Post*, il ne possède aucune action de la *Morning Post* et il n'a aucune influence de quelque sorte que ce soit sur ce journal. »

Tout en regrettant l'erreur de notre correspondant, car ce n'est pas l'attitude de Northcliffe à son nom, celui de Northcliffe, nous sommes heureux de ce témoignage d'indignation spontanée, tout à l'honneur du manager et du *Morning Post* contre cette association déshonorable pour lui.

C'est là un désaveu formel. C'est plus qu'un désaveu, c'est une maladresse gaffe que le directeur du *Times* et du *Daily Mail* encourent d'ailleurs avec aisance.

LA DELOYAUTE DU PERSONNAGE

Northcliffe veut renverser M. Asquith, alors premier ministre. Il emploie les moyens les plus déloyaux.

Avec une complaisance malpropre, il cotte-part certain cancan — lancé par qui ? et dans quel but ? — rapportant que Mme Asquith, la femme du président du Conseil des ministres, se rendait fort souvent dans un camp de prisonniers allemands, et portait à ceux-ci des victuailles et des friandises.

Il fallut un procès intenté par M. Asquith à ses diffamateurs, pour arrêter ces rumeurs.

« ON NOUS ECRIT... »

Voici l'un des procédés de Northcliffe : insérer une lettre d'un correspondant, attiré ou occasionnel.

C'est ce qu'il fit contre M. Caillaux. Il s'était attaqué, auparavant à bien d'autres hommes politiques.

Il a la haine des ministres libéraux et démocrates.

Après M. Asquith, ce fut Lord Haldane, qu'il accusa d'être vendu à l'Allemagne. Puis lord Edward Grey fut une autre des victimes de l'urne. Contre celui-ci encore, tous les moyens furent employés, et surtout les plus vils, furent jugés bons.

Un exemple seulement. Il est extrait de l'organe officiel du Parti Libéral anglais, le *Liberal Magazine*.

Dans son dernier numéro (janvier 1917), sous le titre : « Une preuve de mala fides » ; ce journal écrit :

« Il serait facile de remplir tout un numéro du *Magazine* avec des exemples des attaques disgracieuses faites dans un certain section de la presse (particulièrement la Presse Northcliffe), contre le dernier gouvernement, en particulier contre M. Asquith et contre le vicomte Grey. Pour l'instant, en tous cas, nous nous proposons de donner un exemple des *mala fides* montrés par un des journaux Northcliffe. »

LE CAMOUFLAGE D'UNE LEGENDE

Le 10 décembre, le *Daily Mail* publiait un dessin de Lord Northcliffe, dans lequel le Kaiser et le roi Tino, se livraient à une danse de joie. Le dessin, par se, pouvait signifier tout ce que l'on voulait, mais la légende, en dessous, dans le *Daily Mail*, était comme suit :

« En l'honneur du vicomte Grey. « Une danse de joie, qui est aussi une danse de mort pour la cause de la liberté et du bonheur européen. On y voit le roi Tino s'embrasser au moment où Buckarand prend le même chemin que Belgrade, tandis que ces vénérables plantes de mutilées, le Sultan et le roi Ferdinand de Bulgarie, regardent et rient. « *Vus le vicomte Grey de Fallanden*. Tel est le chant de ces bamboucs, dont les visages sont une étude de joie et de malice « mélangées. »

La *Westminster Gazette* attira l'attention sur cette affaire et dit :

« Nous espérons et croyons avoir raison de penser que l'artiste distingué qui dessina ce dessin n'avait aucune idée de la légende qui lui serait attachée. Son génie est international et il est remarquable qu'il soit exploité à soutenir des accusations évidemment injustes contre un homme d'état anglais distingué. »

Le *Daily Mail* ne dit rien.

Le 20 décembre la *Westminster Gazette* recevait et publiait la lettre suivante de M. Louis Raemaekers :

« Peut-être la rectification a-t-elle été faite ou, du moins, est-elle sur le point de se faire, mais je ne vois aucune raison pour laquelle je ne déclare pas moi-même que la légende n'est pas de moi ; non seulement je n'ai jamais personnellement personnellement, mais même je n'indiquai spécialement aucun pays. En réalité, je ne crois pas que ce fut la diplomatie anglaise qui fut responsable des mauvais résultats en Grèce. C'est pourquoi j'avais

Monsieur BADIN.

POUR LES RÉFORMÉS

Sous les auspices du *Journal des Mutuels*, M. Amédée Peyroux, député, fera, après-demain, mardi, à 8 h. 30, 83, rue Richelieu, une causerie privée sur la question de la visite des réformés et des engagés spéciaux.

Les Réformés et Exemptés

De vives critiques s'élèvent contre le Nouveau Projet

Nous avons donné hier un texte partiel du nouveau projet de loi sur les nouvelles visites que devront subir les exemptés et réformés.

Le texte intégral du projet de loi que le ministre de la guerre déposera mardi sur le bureau de la Chambre des députés, en réclamant la discussion d'urgence, est ainsi rédigé :

Article 1^{er}. — Tous les exemptés et réformés n° 2 appartenant aux classes 1896 à 1917 inclus qui n'ont été examinés qu'une seule fois depuis le 2 août 1916, soit par un conseil de révision, soit par une commission spéciale de réforme, seront, à l'exception de ceux qui ont contracté un engagement spécial avant le 23 novembre 1916, soumis à l'examen des commissions spéciales de réforme constituées dans les conditions prévues à l'article 3 de la loi du 17 août 1915. Ces hommes devront faire, dans le délai de quinze jours, à partir de la promulgation de la présente loi, une déclaration de situation militaire à la mairie du lieu de leur résidence actuelle.

Art. 2. — Les commissions spéciales de réforme auront missions :

a) A l'égard des exemptés, pour prononcer leur classement dans le service armé, dans le service auxiliaire ou leur maintien dans la position d'exemptés ;

b) A l'égard des réformés n° 2, pour prononcer leur classement dans le service armé, dans le service auxiliaire, pour transférer la réforme en réforme temporaire, pour déclarer l'intéressé susceptible d'être proposé pour la réforme n° 1.

Art. 3. — Les exemptés et réformés reconnus aptes au service armé ou auxiliaire, suivront le sort de leur classe de mobilisation aux dates fixées par le ministre de la guerre. Ceux qui n'auront pas fait la déclaration prévue à l'art. 1 de la présente loi ou qui n'auront pas répondu à leur convocation devant la commission spéciale de réforme seront considérés comme aptes au service armé.

Ce que disent les journaux

L'accueil fait par la presse au projet gouvernemental ne semble pas très favorable. De vives critiques sont émises par des journaux d'opinions et de nuances diverses.

Même les spécialistes les plus qualifiés s'agitent avec sévérité les intentions ministérielles.

C'est ainsi que l'on a pu lire ce matin, dans le *France Militaire*, ces justes observations du général Malleterre :

« On fonde, on cherche-t-on ? A récupérer tout ce qui a pu échapper aux révisions précédentes, peut-être quelques embusqués, peut-être quelques braves gens dont l'état de santé s'est amélioré ? Que sont, en général, les réformés et les exemptés ? Des tuberculeux, des cardiaques, des infirmes, des myopes, des débiles, des malades, des défectifs physiques de la société qu'on a toujours écartés du service des armes et qui travaillent pourtant dans la mesure de leurs capacités. Sur ce lot misérable, on en renversera peut-être quelques milliers, suivant que

LES CONFIDENCES D'UN HAUPTMANN

Elles sont d'une tristesse infinie

Sur les dures batailles de la Somme et de Verdun

Je viens d'être mis en rapport avec quelques officiers allemands, — une douzaine d'ober-leutenants ou de la Hauptmann, faits prisonniers de Verdun ou de la Somme.

Parmi eux, je ne veux retenir que la conversation d'un seul. Il m'a parlé sincèrement.

Je dois le dire tout de suite. C'est un Hauptmann, réformé de Munich, trente-cinq ans, Grand, sec, blond, robuste.

Les expressions de sa physionomie sont lentes, ou plutôt elle n'exprime qu'un seul sentiment, c'est la tristesse. Il est colossalement triste. Il n'est pas triste seulement pour sa patrie. Il est triste pour l'humanité entière...

Il me dit :

« Quelle horreur ! Quelle folie ! cette guerre !... On nous a fait, tous, pour mériter cette catastrophe ! Ah ! devant un si grand malheur, tous les hommes devraient se tordre la main !... »

« Je ne souhaite même pas la victoire de mon pays. Et, cependant, je l'aime, mon pays... Mais à quel but la victoire ? Quant bien même nous l'aurions, la victoire, la guerre nous aurait coûté trop cher, plus cher qu'une défaite. »

« Et nous ne serons pas victorieux, ni vous non plus, du reste. Personne ne le sera. Ni vainqueurs, ni vaincus !... La lutte est trop grande ! Et l'Allemagne, et vous, et les autres, nous sortirez tous épuisés de cette folie. »

« Votre dernière offensive de la Somme nous a étonnés. On ne s'attendait pas, dans nos rangs, à tant d'énergie de votre part. »

« Nous pensions que la France venait de s'épuiser à Verdun. Et nous avons été surpris, infiniment surpris. »

« Mais, malgré toutes vos qualités, vous n'avez pas forcé nos lignes. »

« Nous non plus, à Verdun, nous n'avons pas forcé vos lignes, malgré notre épouvantable sacrifice. »

« Peut-être irez-vous jusqu'à Bapaume... Mais là vous vous cognez à des défenses colossales. Vous serez bien obligés d'arrêter... »

« En vérité, dans cette guerre, ni les uns, ni les autres nous n'obtiendrons de victoire décisive, mais seulement des succès locaux. »

« Tous les officiers allemands intelligents pensent comme moi. »

« Et le professeur, emporté encore une fois par son penchant à l'abstraction, me fabriqua une sombre philosophie de la destinée humaine. Il déclara :

« L'humanité périt dans cette guerre sans issue... »

« Je n'osais pas de discuter ces prophéties pessimistes, qui me donnaient la petite mort au cerveau. »

« Mais pour arrêter ce débit métaphysique, et ramener le Hauptmann plus près de la réalité, je lui demandai ses impressions de guerre. »

« Je venais de la Somme, avoua-t-il. J'ai bien souffert là-bas. Tous nous avons énormément souffert, là-bas... »

« C'est la faute à votre infanterie artille... Elle ne nous laisse aucun repos. »

« Votre artillerie nous repère trop aisément. Aussi, pour éviter ces trop rapides repérages, nous avons pour consigne de ne plus relier entre eux les trous d'obus dans lesquels nous nous abritons. »

« De cette façon les observateurs ne peuvent distinguer les trous, mais ils aperçoivent les trous habités de trous non habités. »

« Mais hélas ! cette mesure de sécurité a des conséquences horribles ! Nous nous trouvons, par petites poignées, isolés dans ces fondrières éparées, — isolés comme des naufragés à la dérive, au milieu d'une mer furieuse. »

« Comme des naufragés... ce n'est pas une vaine image : le ravitaillement ne parvient pas... On meurt de soif. On meurt de faim... Je ne suis pas bien sûr que l'un d'entre nous, affamé, n'ait pas essayé, un jour d'atroce folie, ce que ceux du radeau de la Méduse essayèrent. »

« Comme des naufragés... avec, en plus, le canon, la boue, les cadavres ! »

« Je suis resté, avec huit hommes, dix jours, dix nuits, dans un de ces trous. »

« C'est là que les vôtres sont venus me cueillir, prisonnier. »

« Quel canchenaillard, ce sépulchre ! Il y avait des morts, et de l'eau croupissante, noire, immonde. »

« On déshabillait les morts, car on avait froid. »

« On s'épuisait en vains efforts pour happer l'eau du brouillard, car on avait soif. »

« On ne mangeait pas. Du sixième au dixième jour, je n'ai pas avalé une bouchée de quelque chose. »

« Et, au milieu de nous, nos compagnons, les morts, en pourrissant, gisaient, — nous frolaient. Nous n'avions pas la force de fuir l'épouvante de ce contact, — de jeter hors du trou les pauvres morts ! »

« J'ai vu mon meilleur, mon plus intime camarade mourir, tout près de moi. Il avait la fièvre, il délirait, il riait, — il riait à se casser la mâchoire, douloureusement. Oh ! cet atroce rire dans cet abominable enfer ! »

« Il avait la fièvre. Alors il voulait boire. Il brûlait tellement de soif que dans un effort extraordinaire, il s'est jeté à plat ventre dans l'eau boueuse. Il a bu. Mais il est resté là. Il est mort, le visage collé à la terre, — le visage dans la saleté. » — GEORGES AXEL.

COMMUNIQUÉS

93^e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

Dans la région de Lassigny, une tentative allemande sur une de nos tranchées vers Canny-sur-Matz a été aisément repoussée. L'ennemi a laissé des prisonniers entre nos mains.

Sur la rive droite de la Meuse, activité intermittente des deux artilleries.

Combats de patrouilles dans les bois des Caubiers.

Nuit calme sur le reste du front.

L'Indésirable

On nous communique la lettre suivante :

A Monsieur le président de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.

Monsieur le Président,

M. Millerand, ancien ministre de la Guerre, ayant récemment donné une conférence sous les auspices de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, j'ai l'honneur de vous prier d'accepter ma démission de membre de cette Société, répudiant toute solidarité avec toute tentative de réhabilitation en faveur d'un homme qui a si gravement compromis les intérêts supérieurs de la Défense nationale.

Veillez croire, Monsieur le Président, à mes sentiments de considération distinguée.

Henri LABROUE,

Député de la Gironde.

Le Dimanche Sportif

LES RESULTATS DE LA MATINÉE

Le Grand Prix de l'U. V. P. — Ce matin au vélodrome d'Hayes s'est déroulée la quatrième journée du Grand Prix de l'Union Vélocipédique parisienne. Voici les premiers résultats : 1. Charles Renaud (schr.) ; 2. Fernand Favier (15 m.), à une roue ; 3. Maurice Renaud (10 m.), à une longueur ; 4. Georges Hélin (30 m.) ; 5. Pébardon (75 m.) ; 6. Brignon (65 m.) ; 7. Kiffer (120 m.), etc.

« écrit une légende comme suit : « Le Kaiser et ses compagnons rient : Vive la diplomatie de nos ennemis ! »

« Le *Daily Mail* n'a encore rien dit, ni excuses, ni explications. »

Et le *Liberal Magazine* conclut :

« L'incident parle de lui-même. Nous le publions, non pas tant pour montrer le manque complet de scrupules qui caractérise la presse Northcliffe (ce serait, à vrai dire, une œuvre de surrogation), mais comme preuve conclusive de *mala fides*, des attaques contre le vicomte Grey. »

LE «TIMES» FEUILLE DE DIFFAMATION

Voilà deux témoignages accablants pour l'homme qui a discrédité à ce point le *Times* le jour où il en est devenu propriétaire, qu'il a fait de ce vieil organe, jadis réputé jusque-là, une vulgaire feuille de diffamation, qui, selon la propre expression d'un autre journaliste anglais, M. Cecil Ches-terton, ne représente plus que « les buts égoïstes d'un Northcliffe. » — TRISTRAM.

COMMUNIQUÉS

93^e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

Dans la région de Lassigny, une tentative allemande sur une de nos tranchées vers Canny-sur-Matz a été aisément repoussée. L'ennemi a laissé des prisonniers entre nos mains.

Sur la rive droite de la Meuse, activité intermittente des deux artilleries.

Combats de patrouilles dans les bois des Caubiers.

Nuit calme sur le reste du front.

L'Indésirable

On nous communique la lettre suivante :

A Monsieur le président de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.

Monsieur le Président,

M. Millerand, ancien ministre de la Guerre, ayant récemment donné une conférence sous les auspices de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, j'ai l'honneur de vous prier d'accepter ma démission de membre de cette Société, répudiant toute solidarité avec toute tentative de réhabilitation en faveur d'un homme qui a si gravement compromis les intérêts supérieurs de la Défense nationale.

Veillez croire, Monsieur le Président, à mes sentiments de considération distinguée.

Henri LABROUE,

Député de la Gironde.

Le Dimanche Sportif

LES RESULTATS DE LA MATINÉE

Le Grand Prix de l'U. V. P. — Ce matin au vélodrome d'Hayes s'est déroulée la quatrième journée du Grand Prix de l'Union Vélocipédique parisienne. Voici les premiers résultats : 1. Charles Renaud (schr.) ; 2. Fernand Favier (15 m.), à une roue ; 3. Maurice Renaud (10 m.), à une longueur ; 4. Georges Hélin (30 m.) ; 5. Pébardon (75 m.) ; 6. Brignon (65 m.) ; 7. Kiffer (120 m.), etc.

« écrit une légende comme suit : « Le Kaiser et ses compagnons rient : Vive la diplomatie de nos ennemis ! »

« Le *Daily Mail* n'a encore rien dit, ni excuses, ni explications. »

Et le *Liberal Magazine* conclut :

« L'incident parle de lui-même. Nous le publions, non pas tant pour montrer le manque complet de scrupules qui caractérise la presse Northcliffe (ce serait, à vrai dire, une œuvre de surrogation), mais comme preuve conclusive de *mala fides*, des attaques contre le vicomte Grey. »

LE «TIMES» FEUILLE DE DIFFAMATION

Voilà deux témoignages accablants pour l'homme qui a discrédité à ce point le *Times* le jour où il en est devenu propriétaire, qu'il a fait de ce vieil organe, jadis réputé jusque-là, une vulgaire feuille de diffamation, qui, selon la propre expression d'un autre journaliste anglais, M. Cecil Ches-terton, ne représente plus que « les buts égoïstes d'un Northcliffe. » — TRISTRAM.

Elle aurait fait 40 morts et 100 blessés

Comme nous l'annonçons hier, c'est vendredi soir vers sept heures que le feu s'est déclaré dans une usine de Londres, où se faisait le raffinage de matières explosives. Très rapidement, le feu progressant, atteignant des réserves d'explosifs qui sautèrent, détruisant en une seconde presque toute l'usine.

Heureusement, dès le début de l'incendie une grande partie du personnel avait pu s'échapper du lieu de la catastrophe.

Bientôt le feu se communiqua à des usines et à des immeubles voisins.

Trois rangées de maisons ont été totalement détruites.

Le chimiste en chef, le Dr Angèle Whit, qui s'efforçait de diriger le sauvetage, trouva la mort au cours de sa mission.

Sitôt que l'on put déblayer les décombres, on découvrit des quantités de corps écrasés.

Plus de quarante cadavres ont été reconnus. Une centaine de blessés sont actuellement soignés dans les postes de secours et les hôpitaux de Londres.

Les ailes brisées

Une dépêche de Pau apporte la nouvelle de la mort par accident, à l'école d'aviation militaire de cette ville, du champion de boxe, poids moyens, Bernard Bernart, âgé de 27 ans, ancien champion de France.

Bernart, de son vrai nom Georges Besson, âgé de 27 ans, excellent boxeur, dans les six années qui précèdent la guerre, il avait remporté le titre de champion de France, les meilleurs boxeurs de son poids. On fondait sur lui les meilleures espérances.

A la déclaration de guerre, le jeune champion s'était engagé et était entré dans l'aviation où il obtint, assez vivement son brevet de pilote.

Son nom s'ajoute à la liste déjà longue, malheureusement, des sportifs tombés victimes de l'aviation. — A. B.

